Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 1

Artikel: Une conspiration
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184157

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quinzième année. N° 1 Samedi 6 Janvier 1877.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une conspiration.

Quoi qu'en disent nos feuilles locales, la nuit de Saint-Sylvestre a été pour Lausanne grosse d'émotions et d'événements.

L'orage était parti de haut : il s'agissait des cloches de la cathédrale.

Depuis plusieurs années déjà, la majeure partie de la population demandait que notre belle sonnerie, mise en branle au coup de minuit, marquât de sa grande et solennelle voix le passage d'une année à l'autre. La municipalité resta sourde à ce vœu, et seul, le guet de la tour, criant comme un muezzin au haut des minarets, s'évertuait à annoncer minuit aux Lausannois avides d'une manifestation plus sonore et plus imposante.

Cette année, même demande des citoyens, même opiniâtreté municipale. De nombreuses pétitions restèrent sans résultat.

Une sourde rumeur se fit d'abord dans le public, qui donna naissance à une vraie conspiration. Des hommes dévoués, énergiques, prirent resolûment en mains la cause de *Marie-Madelaine* et de ses quatre compagnes.

Mais leur dernière tentative auprès de l'autorité compétente échoua.

En désespoir de cause, ils se frappèrent le front, cherchant le moyen de remplacer le concert aérien si vivement désiré.

Aurait-on recours aux cloches des localités voisines?... La tâche était réellement trop lourde. Deux cloches seulement pouvaient être transportées, le bourdon de Jouxtens-Mézery, et celle du chemin de fer d'Echallens. Mais l'homme chargé de courir devant la locomotive pour conjurer le danger, déclara positivement que sa cloche et lui ne faisaient qu'un, et qu'on lui passerait sur le corps avant de s'emparer de cet instrument en si bémol, auquel piétons et chevaux devaient leur salut.

Nouvelle déception. Impossible de carillonner avec le bourdon seul.

La nécessité de renoncer aux sonneries rurales fit surgir une nouvelle idée.

Quelques habitants de St-Laurent proposèrent de mettre à contribution la cloche du quartier ; mais un des assistants fit observer que celle-ci étant fêlée, on manquerait totalement le but ; ses sons durs, aigres, sans ondes sonores, agaceraient évidemment les nerfs de la population déjà trop irritée.

En face de ce nouvel écueil, quelques hommes se détachèrent du groupe et demandèrent douze camarades courageux et dévoués qui ne tardèrent pas à se présenter. Puis ils se rendirent ensemble près du petit bois de Beaulieu. Là, semblables aux hommes du Grütli, ils se livrèrent à une discussion sérieuse, et reconnurent que la dernière ressource qui leur restait consistait à s'emparer purement et simplement des cloches de la Cathédrale.

Il faisait un magnifique clair de lune. Le silence régnait dans le petit bois dépouillé de verdure, et nul être humain, étranger à la conspiration, ne foulait la pelouse flétrie.

Ils se rangèrent en cercle, et tous jurèrent d'exécuter leur projet, en s'écriant avec Schiller :

Balancée au dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants;
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps;
Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
De son aile en fuyant la touche heure par heure;
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

C'était 11 heures de la nuit.

Le cercle se rompit, et nos sonneurs partirent par petits groupes afin de ne pas attirer l'attention. Un d'entr'eux serrait fiévreusement dans sa poche la clé qui devait leur ouvrir la porte du clocher; car s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec ceux qui ont leurs entrées dans la basilique.

A minuit moins quinze minutes, tous les conjurés se trouvaient réunis sur la terrasse, porteurs d'un panier de vin destiné à donner des forces à ceux qui devaient tirer la corde.

Enfin la petite porte s'ouvre, et deux ou trois des plus zélés s'engagent dans l'escalier étroit pour reconnaître les lieux, tandis que les autres gardent le panier. Quelques instants s'écoulent; un signe est donné et tous se préparent à monter.... Oh! fatalité! un agent de police survient, donne un tour de clé sur les prisonniers, et s'en va chercher main forte.

Quelle finesse d'oreille, quel flair! Cet agent qui se promenait sur le Grand-Pont avait entendu la

petite porte du clocher grincer légèrement sur ses gonds, et de courir sur sa proie!!

Les compagnons qui gardaient le panier, n'ayant pas reçu l'ordre d'en faire du vin vieux, crurent sage de le liquider sur place, s'égayant ainsi pendant que leurs camarades broyaient du noir, n'osant ni descendre ni monter dans le périlleux sentier où ils avaient la perspective de rester jusqu'au lendemain. Ils se souhaitèrent mutuellement une bonne année et attendirent. — Une demi-heure plus tard, ils étaient rendus à la liberté.

On tremble en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir cette conspiration si bien ourdie. Vous représentez-vous les cinq cloches mises en branle par des mains inexpérimentées; les cordes si puissamment attirées par ces masses en mouvement, assommant contre les poutres les sonneurs maladroits! Vous représentez-vous l'effet de ce carillon désordonné sur une population non avertie et voyant arriver avec vacarme toutes les pompes à incendie des environs! Que de scènes intimes troublées; que de baisers paralysés; que de serrements de mains rompus!

O municipalité! ne nous exposez plus a de telles émotions, et quand reviendra le 31 décembre, laissez sonner nos belles cloches qui vous rappelleront, il est vrai, que le jour où le magistrat doit quitter son fauteuil se rapproche, mais vous consoleront en vous confirmant dans l'idée que tout à son terme en ce monde, même les douceurs de siéger à l'Hôtel-de-ville.

Vous nous éviterez ainsi les jouissances du concert monstre par lequel une foule de jeunes gens coiffés d'un casque-à-mèche en forme d'éteignoir, et porteurs de *toupins* et de clochettes, se sont vengés la veille de l'an. L. M.

« Paris enserre dans ses murs, nous dit l'*Illustration*, un abrégé de l'univers connu. Entre autres colonies étrangères, il abrite trois sociétés fort opulentes et fort amies des fêtes. Ce sont: l'anglaise, la russe et l'américaine. Or, toutes les trois tiennent à célébrer le Christmas comme on le fait à Londres, à St-Pétersbourg et à New-York. Avant tout, elles tiennent à l'arbre de Noël.

Cette année, on a surtout sacrifié à cette coutume. A minuit, à l'heure où, suivant la légende, l'Enfant dort dans la crèche de Bethléem, un arbre vert s'élève tout à coup au milieu du salon. A ses branches brûlent de petites bougies roses ou bleues; on y voit aussi des fleurs et des rubans de toute sorte. Quand il ne s'agit que de récréer des enfants, la ramure porte des jouets et des friandises. Si, dans l'assemblée il se trouve de jeunes femmes, on y ajoute de l'orfèvrerie et même des brillants. Telle est l'allure de nos hôtes, plus spécialement du faubourg Saint-Honoré.

Pendant la nuit du 25 décembre, de la Madeleine au parc de Monceaux, de la rue de Courcelles au faubourg Saint-Honoré, on a compté, au bas mot, deux cents arbres de Noël. A l'hôtel des K..., la solennité tenait de la féerie. Vous avez deviné que le lieu de la scène ne représentait que le moins possible l'étable de la Galilée. S'il y avait un bœuf, il était en sucre; un ânon, il était en pistache; un coq, il avait été moulé en chocolat. Quant aux bergers et aux bergères, c'étaient de petits boyards et de petites princesses, habillés en velours, en soie, en dentelle. L'arbre, de même, ne pouvait se dispenser de sentir son XIXe siècle. Il était, pour ainsi dire, d'ordre composite. Nous voulons dire qu'on l'avait formé d'un tronc d'érable très ingénieusement entouré de lierre et revêtu dans ses branches de roses de Nice et de jasmin de Florence. La sucrerie la plus variée s'y mêlait, du reste, aux polichinelles. Chez l'américain Fénimore R..., seigneur de cinq puits de pétrole, une fortune de nabab! on signalait une variante. L'arbre était un mélèze, offrant aux jeunes invitées des bagues, et même des bracelets constellés de diamants. Ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, la soirée a fini par un bal au piano suivi d'un souper. »

On nous écrit de Berne à la date du 3 janvier:

Ce serait un peu tard pour vous parler des fêtes de Noël et du premier de l'an. D'ailleurs les spirituels correspondants de la *Gazette de Lausanne* et du *Nouvelliste vaudois* ont annoncé tous deux à leurs lecteurs, en date du 1er janvier, l'un que les habitants de Berne ont pu entendre la superbe sonnerie de la Cathédrale sonner le glas funèbre de l'année qui vient de finir et saluer l'année 1877, l'autre que peu avant minuit les cloches ont été mises en branle et que le grand bourdon aux sons imposants, à la note grave et retentissante, jetait ses sons dans le carillon des autres cloches, et qu'une foule compacte se mouvait en écoutant la sonnerie majestueuse qui signalait la fuite d'une période du siècle.

Après ce lyrisme, auquel le grave et sévère Baour-Lormian lui-même n'eût rien trouvé à redire, il ne me reste qu'à m'incliner sans ajouter un mot, par crainte d'être accusé de plagiat, ce dont je me soucie peu et vous aussi.

Je ne puis vous entretenir davantage des réceptions officielles et des dîners diplomatiques. Devancé par mes honorables confrères des grands journaux, je ne sais trop que vous dire, et cependant vous demandez quelque chose de neuf, d'original. Convenez que cela n'est pas si facile.

Vous parlerai-je de Berne d'il y a trente ans, où l'on faisait encore une part aux nobles délassements de l'esprit, où l'on croyait à l'amour, au bien, à l'enthousiasme, à la patrie et à l'avenir de l'humanité, idées légendaires aujourd'hui? Ou bien préférez-vous connaître la ville fédérale actuelle, ville cosmopolite, peuplée d'étrangers et de fonctionnaires fédéraux, où la question du décilitre prime tout, et où l'on ne tardera pas à dire: mange, bois, di-